

Brèves littéraires

Brèves

Monsieur Lavertu

Fernand Bellehumeur

Numéro 74, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6030ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bellehumeur, F. (2006). Monsieur Lavertu. *Brèves littéraires*, (74), 28–31.

FERNAND BELLEHUMEUR

Monsieur Lavertu

Les adultes et les petits polissons l'appelaient Ti-Fred Lavertu. Ou Ti-Fred tout court. Pour moi, c'était, et c'est encore, Monsieur Lavertu.

Dès qu'il sortait de l'église, il arborait sa casquette noire. Par grand froid, je l'ai vu sous une grosse tuque de laine. Noire, elle aussi. On ne pouvait imaginer Monsieur Lavertu autrement qu'en noir. Monsieur le curé était tout de noir, son bedeau devait l'être aussi. Celui-ci n'avait pas droit aux vêtements sacerdotaux comme son patron, qui pouvait se déguiser en blanc, en jaune, en vert, en rouge, selon les jours. Il n'avait d'ailleurs pas la prestance, ni la démarche, ni la parole, ni les études. Il n'avait pas la vocation, il était bedeau.

Sa vocation, c'était la régularité. La ponctualité, l'assiduité, l'uniformité, la méticulosité, la normalité, la loyauté, la fidélité, la rigidité, la conformité. Il était donc ce qu'il y a de plus discipliné. Conscientieux, scrupuleux, rigoureux. Un métronome sur deux pattes.

À cinq heures cinquante-cinq, trois cent soixante-trois jours par année, Monsieur Lavertu ouvrait la porte avant de sa petite maison en bois brut noirci par l'âge. Il franchissait le seuil du pied gauche, poussait la porte de la main droite et dignement, d'un pas constant et calculé, il traversait le chemin,

bifurquait vers l'église, pour sonner l'angélus du matin. On n'était pas surpris de l'égale cadence des trois tintements répétés trois fois, et je suis certain qu'il devait compter les allers et retours du grand câble pour obtenir une volée constante.

Il retournait chez lui d'une façon aussi méthodique, pour en ressortir à six heures trente-cinq précises. Il lui fallait alors faire le nécessaire pour la célébration de la messe, à l'instar de tous les bedeaux du monde. L'ensemble était prêt dix minutes avant l'heure. Monsieur Lavertu était prudent aussi, je ne l'avais pas dit. S'il fallait qu'arrive un imprévu !

Après avoir sonné la cloche annonçant le dernier « cinq minutes », il allumait les cierges et s'installait au premier banc pour assister pieusement à la cérémonie, pendant laquelle il récitait son chapelet. Les autres assistants suivaient dans leur missel. Pas lui. J'en conclus aujourd'hui qu'il ne savait pas lire. C'est pourquoi les soeurs se chargeaient de fournir au curé les réponses en latin quand le servent de messe ne se présentait pas. Le bedeau préparait la messe, il ne la servait pas. D'ailleurs les adultes ont-ils ce qu'il faut pour être enfant de choeur ? On ne pouvait imaginer Monsieur Lavertu déguisé en petit cleric avec blanc surplis.

Pour l'angélus du midi et celui du soir, il y avait une variante. D'importance. Monsieur Lavertu s'arrêtait à un pas de la porte de l'église. Il portait sa main gauche à la poche de son veston pour en sortir une petite boîte en métal. Une boîte d'aspirines Bayer. Il l'ouvrait par une pression du pouce droit et y déposait délicatement sa gomme, pour la reprendre à la sortie.

On ne voyait guère Monsieur Lavertu dans le village. Il allait chercher ses rares provisions après la messe pendant que nous déjeunions. On ne l'a jamais vu au restaurant, rarement à la poste. Il passait plusieurs heures par jour dans son jardin qui devait lui fournir une bonne partie de ses victuailles. Ce potager était entouré d'une haie de saules, à l'abri des regards indiscrets, derrière la maison. Tout comme le bois de chauffage qu'on lui apportait une fois l'an. Le reste du temps, le petit homme malingre et silencieux s'occupait, disait-on, de sa vieille maman, malade ou infirme, ou demeurée, je ne sais.

Monsieur Lavertu n'avait pas d'âge. Droit comme une chandelle. Une chandelle à moitié consumée. Le crâne aussi dénudé.

Un jour, on apprit que Monsieur Lavertu n'était plus là. Parti avec sa mère. C'est monsieur le curé qui nous l'a appris. Il a dû sonner l'angélus lui-même, à six heures cinq le lendemain. Et tous les angélus du midi et du soir pendant quelque temps. Les paroissiens ont compris qu'ils ne pouvaient plus compter sur la cloche pour ajuster leur horloge.

La maison du bedeau était à vendre, avec tout ce qu'elle contenait. Les occupants étaient partis avec leurs seuls vêtements et quelques effets personnels. Avec leurs souvenirs, s'ils en avaient. On fit venir un encanteur de la paroisse voisine et on convia les gens à une grande vente de petites choses.

Les curieux et les rares acheteurs s'entassèrent dans la maison et au-dehors, près des portes. Tout ce qu'il y avait fut mis aux enchères : les quelques meubles, le poêle, la vaisselle, le chaudron, la

casserole, la hache, la pelle, l'égoïne, ce qui restait du bois de chauffage, quelques pots de conserve, des patates... Une pitié. Comme si toute la vie intime de Monsieur Lavertu nous était dévoilée. Mise en pâture. L'encanteur s'en donnait à coeur joie en détaillant ce qu'il offrait, cherchant rieur et preneur. Et les badauds de se bidonner du bedeau. Mais à mesure qu'on étalait les articles tirés des armoires et des tiroirs, la gêne prenait le dessus, s'épaississait. Et le grossier encanteur de continuer :

— Une offre pour le restant de Corn Flakes de la vieille ! C'est du seconde main, mais pas magané.

— Cinq cennes.

— Trois fois, vendu.

Quand l'encan fut terminé, la maison s'est vidée, presque en silence. Même les farceurs et les rieurs étaient mal à l'aise de repartir avec leur butin. Mon grand-père semblait regretter de m'avoir amené avec lui, comme il le faisait aux autres encans qui avaient l'allure d'un grand pique-nique paroissial.

Il me semblait que Monsieur Lavertu ne méritait pas d'être exposé aux quolibets de tous ceux à qui il avait donné l'heure juste, trois fois par jour, tant d'années durant. Cet encan, je l'ai vécu comme on assiste à un lâche assassinat.

J'avais dix ans.

Et c'est à moi que monsieur le curé a demandé de prendre la place de Monsieur Lavertu.